

***Wouf Wouf*: sommes-nous lâches ou lucides ?**

Amélie Bergeron and Guillaume Pepin

Number 162 (1), 2017

Répertoire québécois ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85070ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, A. & Pepin, G. (2017). *Wouf Wouf*: sommes-nous lâches ou lucides ? *Jeu*, (162), 46–49.

Wouf Wouf : sommames-nous lâches ou lucides ?

Amélie Bergeron et Guillaume Pepin

Immontable, mythique,
culte, sauvage et démesurée :
cette pièce de Sauvageau,
créée en 1970, devrait-elle
encore nous tarabuster comme
un échec jamais assumé ?

AMÉLIE BERGERON TROUVE QU'ON A FAIT LE TOUR

Tout d'abord, il faut savoir que dans le concept de « vendre ou rénover », vendre, c'est « s'affranchir des classiques ». S'affranchir, soit se libérer de l'influence de quelque chose qui nous contraint, nous empêche en quelque sorte de voler de nos propres ailes. Jusque-là, ça va. Mais... « des classiques » ? On m'a demandé de vendre *Wouf Wouf* d'Yves Hébert Sauvageau. Pas exactement l'idée qu'on se fait d'un classique. Parce qu'on attend d'un classique qu'il soit somme toute assez connu. Une espèce de valeur sûre dans une programmation, l'affaire confortable pour le public avec laquelle on se dit qu'on ne peut pas vraiment se tromper, et qui va presque à coup sûr remplir les salles pour compenser les spectacles dits plus risqués qui attirent malheureusement moins de monde. *Wouf Wouf* ne peut pas faire ça. *Wouf Wouf* est un risque en soi. À moins, bien sûr, qu'on demande à Robert Lepage de le monter. Sauf que là, la valeur sûre, ce ne sera pas le texte, mais bien Robert.

On attend d'un classique qu'il ait été monté souvent, qu'il soit usé à la corde ! *Wouf Wouf* ne l'a jamais été dans son intégralité : tout juste quelques adaptations, par-ci, par-là. On attend d'un classique qu'il passe à travers le temps, qu'il ne se démode pas, alors que *Wouf Wouf* – malgré les quelques perles qu'on y trouve encore –, dans son ensemble, a jauni et pue la boule à mites à plein nez. Si *Wouf Wouf* est un jour devenu un classique, il l'a fait par en dessous, à l'abri du regard du grand public, en circulant sous forme de texte, de main en main, à la suite d'une lecture publique à la Bibliothèque nationale en mars 1970, qui a eu l'effet d'une bâtard de grosse roche *garrochée* dans la mare d'eau stagnante du théâtre québécois, qui a fait des vagues, a brassé de la *marde* et a éclaboussé les gens qui étaient là, qui, eux, ont continué à éclabousser le monde à qui ils en parlaient comme d'un beau grand délire éblouissant ayant marqué leur imaginaire et qui, par la liberté dont il faisait preuve, a amené tout ce beau monde-là – eux, qui en avait déjà un peu plein le cul des classiques

***Wouf Wouf* appartient résolument à une autre époque et mérite maintenant sa retraite dorée. Laissons-le reposer en paix sur les rayons des bibliothèques [...] – Amélie Bergeron**

et des vieilles façons de faire – à se dire qu'ils pouvaient peut-être, eux aussi, créer d'autres genres de spectacles, et qu'ils pouvaient donc, *eux*, s'affranchir des classiques pour mieux trouver leur propre voix. On ne peut pas vraiment s'affranchir de ça. Pas certaine qu'on le souhaite non plus. Mais on peut laisser *Wouf Wouf* tranquille pour mieux continuer à avancer dans le chemin qu'il a jadis contribué à ouvrir pour les créateurs qui l'ont suivi.

Bon, bien sûr, je comprends qu'on puisse avoir des scrupules à laisser sur les tablettes une œuvre qui a contribué à faire grandir le théâtre québécois, comme je comprends qu'en tant que nostalgique on puisse être tenté de monter «enfin» ce texte qualifié d'«immontable», de «relever ce défi», et je ne parle même pas ici du financement de la chose... Mais tant qu'à «monter l'immontable», pourquoi ne pas nous tourner vers un défi qui en serait encore un, un vrai, à la hauteur de notre inventivité et tout à fait d'actualité? De nombreux créateurs se fendent en quatre pour créer de nouvelles œuvres qui correspondent justement à ces critères, par exemple *Parents et amis sont invités à y assister* d'Hervé Bouchard. (Parlez-en à Paul Lefebvre¹!)

Wouf Wouf appartient résolument à une autre époque et mérite maintenant sa retraite dorée. Laissons-le reposer en paix sur les rayons des bibliothèques, parce qu'en nous acharnant à vouloir le garder jeune à tout prix, on risque surtout de lui gâcher le portrait pour de bon. Et personne ne veut d'un *Wouf Wouf* ravagé par des interventions obstinées et contre nature. Là, certains d'entre vous me diront qu'on pourrait éviter le pire en se tournant vers une rénovation plus intelligente, en acceptant de laisser de côté les morceaux périmés pour ne conserver que ce qu'il y a d'encore bon en *Wouf Wouf*. Mais quand on est rendu à arracher tout ce qu'il y a dans notre maison



Wouf Wouf d'Yves Sauvageau, adapté et mis en scène par André Montmorency (Atelier de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, 1974). Sur la photo : Gilles Renaud (Père) et Jacques Lavallée (Daniel). © André Le Coz

pour essayer de la rénover à notre goût, à moins d'avoir envie d'en faire une pièce de musée pour la préservation du patrimoine, on est peut-être mieux de la jeter à terre et de tout recommencer. Rien ne nous empêche d'en garder des petits bouts qu'on pourra intégrer dans la nouvelle construction. C'est à la mode, le *vintage* et la récupération. Mais rendu là, est-ce qu'on ne serait pas mieux d'accepter l'idée que ce ne sera plus la même maison, que c'en sera une autre, une neuve qui ne s'appellera plus *Wouf Wouf*? Un peu comme Christian Lapointe l'a fait avec *Sauvageau Sauvageau...* Sauf que voilà: Christian l'a fait.

GUILLAUME PEPIN PENSE QU'ON A MANQUÉ UN BOUT

À l'époque de sa lecture, on a comparé l'impact de *Wouf Wouf* à celui des *Belles-Sœurs* de Michel Tremblay. Alors que Tremblay révolutionnait la langue théâtrale

québécoise, Sauvageau s'affairait à détruire toute logique réaliste, dénonçant au passage les travers d'une société québécoise en pleine mutation. Si l'on «rénoyait» ce texte, dont l'écriture surréaliste s'inscrit hors des conventions et s'éloigne du naturalisme, le public accéderait à un délire imaginaire qui purge les passions et change notre façon de percevoir le monde. L'œuvre pourrait être rituelle, cérémonielle, devenir un rite initiatique. Nous pourrions toucher à ce théâtre «défoulatoire» et collectif dont nous rêvons souvent. Ce serait un moment de grâce, d'évacuation du trop-plein, une occasion chaque fois renouvelée d'assouvir un besoin de dire, de crier, de mettre nos tripes collectives sur la table de la société, de nous déchirer l'âme d'adulte en devenir qui avance dans une angoisse exponentielle parce qu'éternellement insatisfait d'une existence banale. Ce serait nous donner la possibilité de nous «éjapper», de nous éviscérer symboliquement, de rendre concrète une

1. Voir, dans ce numéro, le Coup de gueule de Paul Lefebvre, p. 11.
NDLR.

Sommes-nous à ce point volontairement amnésiques que nous sommes prêts à reléguer aux oubliettes un pan encore embryonnaire de notre histoire?

– Guillaume Pepin

vision pêle-mêle du monde qui nourrit un sentiment d'impuissance et de folie. Nous avons besoin d'une œuvre qui fait naître des émotions et des pensées par la force – faire entrer la métaphysique par la peau, disait Artaud – et qui mêle les états d'âme aux faits sociaux grâce à une voix, à une parole sans inhibition, sans tabou. Voilà ce qu'est *Wouf Wouf*: une œuvre cathartique, à s'administrer collectivement, par injection directe dans les veines.

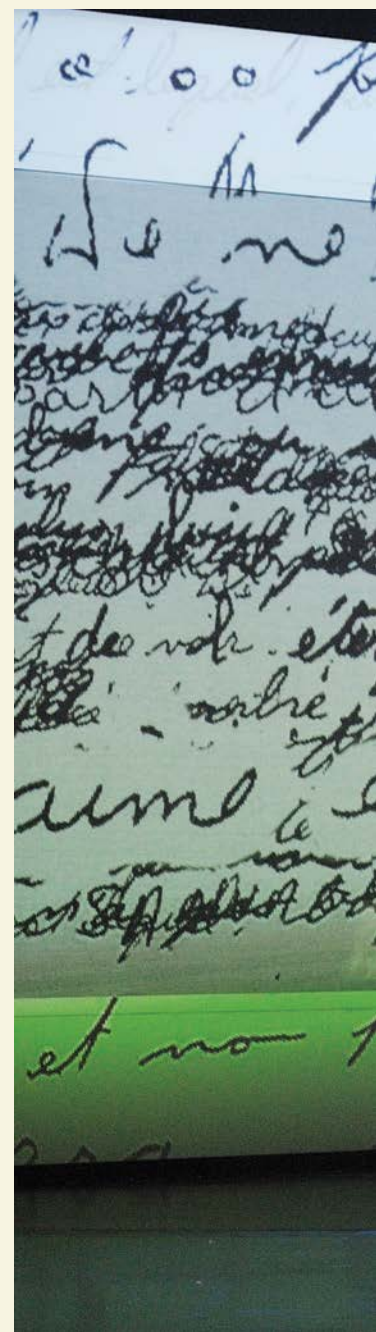
Mais ça, ça fait peur à beaucoup de monde. Dans un système où tout doit être plus blanc que blanc, où le singulier est vu comme un accroc inconfortable, voire dangereux, plutôt que comme une vision décalée mais possiblement innovatrice et salutaire, où tout est calculé pour répondre à des exigences rationnelles, *Wouf Wouf* est un exemple de remise en question totale, lucide et libre. C'est une œuvre propre à une époque où la rectitude politique biaisait beaucoup moins la parole collective, ou du moins ne la menait pas autant par le bout du nez. C'est cette époque, parfois inconnue de la jeune génération actuelle, que l'on gagnerait à connaître à travers *Wouf Wouf*, pour continuer à approfondir cet état d'hyperlucidité et – rêvons! – pour générer de l'émancipation, de la révolte, de la dissension, de l'empathie, de l'engagement à l'égard du réel. Il ne faut pas se laisser influencer par les bien-pensants qui se cachent derrière des propos de l'ordre de: « Cette forme appartient à une autre

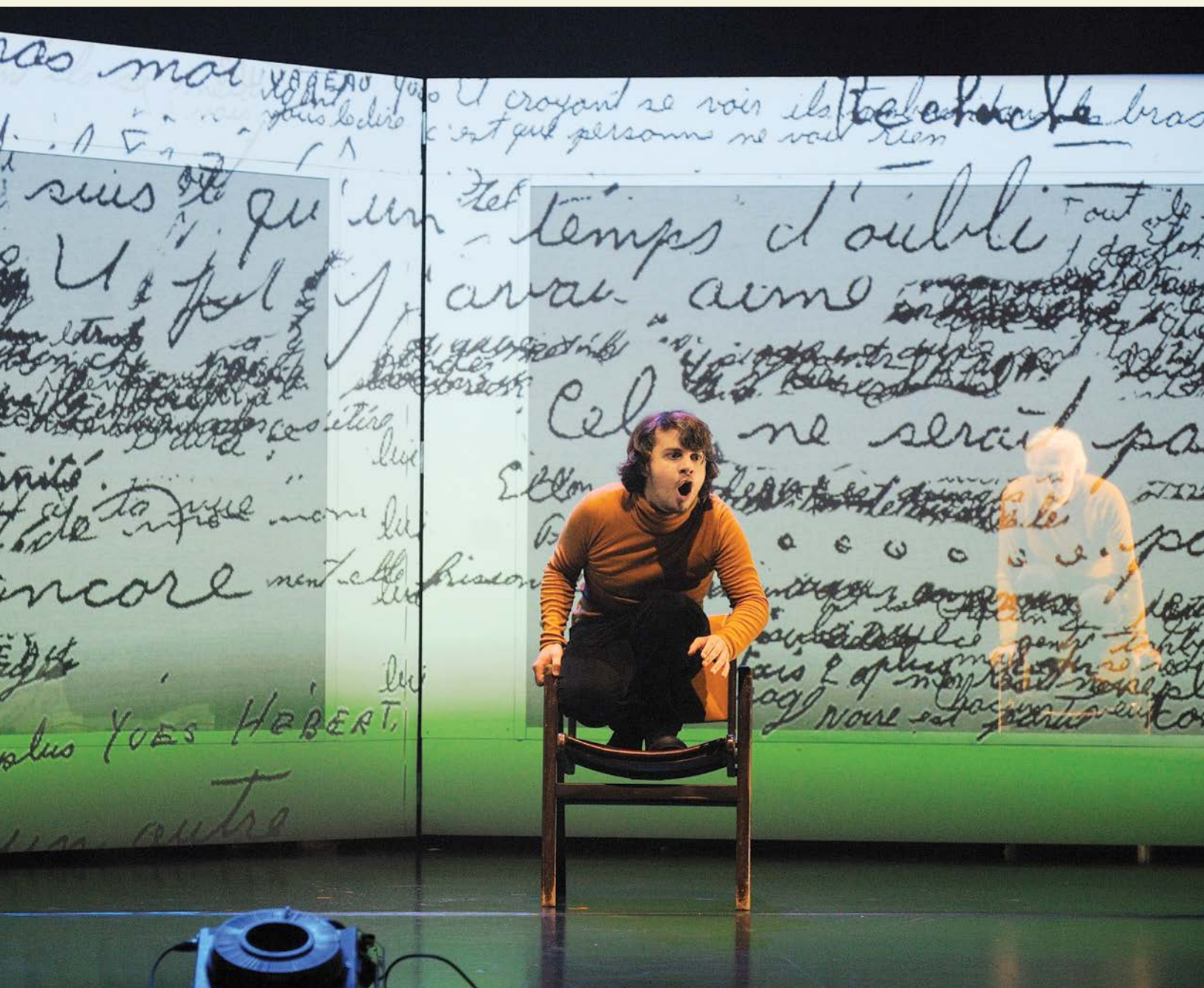
époque! » ou « Que c'est confus! » Derrière ces propos se cache plutôt autre chose: « Couvrez cette lucidité que je ne saurais comprendre, encaisser, endurer. »

Encore aujourd'hui, on n'ose s'attaquer à l'œuvre dans son intégralité. La version originale de *Wouf Wouf* n'a jamais été montée telle quelle. Mais pourquoi avons-nous peur d'affronter ce mastodonte de notre dramaturgie? Sommes-nous trop « petit peuple » pour créer une œuvre qui parle sans douceur de nos affres identitaires? Sommes-nous à ce point volontairement amnésiques que nous sommes prêts à reléguer aux oubliettes un pan encore embryonnaire de notre histoire? Je comprends que l'on veuille mettre de côté des œuvres de plus de 400 ans, mais un texte venant de notre propre répertoire qui n'a pas encore fêté ses 50 bougies: je conteste! Nous avons le « Je me souviens » faiblard! Nous sommes encore des bébés dans l'univers de la dramaturgie mondiale et nous insistons pour repousser du revers de la main une œuvre à laquelle nous n'avons donné aucune chance! Éprouvons-la une bonne (première) fois pour toute et nous verrons ce qu'il en est réellement. Lançons-nous et donnons une tribune à cette voix qui a déjà été la nôtre, ayons le courage de Sauvageau, au moins une fois. ●

Diplômée du programme de Mise en scène et Création du Conservatoire d'art dramatique de Québec, **Amélie Bergeron** est auteure (*Jusqu'à la lie, Usages*) et metteure en scène. Elle est également une collaboratrice régulière du projet d'écriture *Les Zurbains*, du Théâtre Niveau Parking et de l'Ubus Théâtre.

Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Québec en 2013 après avoir étudié la mise en scène à l'Université Laval, **Guillaume Pepin** est directeur artistique, metteur en scène et comédien au sein de la compagnie de théâtre La Tralée.





Sauvageau Sauvageau, spectacle de Christian Lapointe, d'après l'œuvre d'Yves Sauvageau (Théâtre d'Aujourd'hui/Théâtre Blanc, 2015). Sur la photo : Gabriel Szabo et Paul Savoie. © Valérie Remise